

S'écriant : Oh ! quelle guerre !

Oh ! quelle guerre !

— Il s'est assis là, grand'mère !

Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vite

Je sers piquette et pain bis ;

Puis il sèche ses habits,

Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,

Il me dit : Bonne espérance !

Je cours, de tous ses malheurs,

Sous Paris, venger la France.

Il part ; et, comme un trésor,

J'ai depuis gardé son verre,

Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère !

Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte

Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,

Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru ;

On disait : Il va paraître ;

Par mer il est accouru ;

L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,

Ma douleur fut bien amère !

Fut bien amère !

— Dieu vous bénira, grand'mère :

Dieu vous bénira (*bis*).



PASSEZ, JEUNES FILLES

Musique de M. Ropicquet.

Dieu ! quel essaim de jeunes filles
 Passe et repasse sous mes yeux !
 Au printemps, toutes sont gentilles ;
 Toutes ! mais quoi ! me voilà vieux.
 Cent fois redisons-leur mon âge :
 Les cœurs jeunes sont insensés.
 Endossons le manteau du sage.
 Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
 Zoé, votre mère, entre nous,
 Dirait de combien je retarde
 Quand vient l'heure du rendez-vous.
 Pour un amant elle est sévère ;
 S'il n'aime trop, il n'aime assez.
 Suivez les conseils d'une mère.
 Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
 Des amours m'a transmis la loi ;
 Elle veut l'enseigner encore,
 Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.
 Au salon ou sur la pelouse,
 Laure, jamais ne m'agacez :
 Grand'maman est un peu jalouse.
 Passez, jeunes filles, passez.

Rose, vous daignez me sourire.
 Eprouvez-vous quelque accident ?
 Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
 On surprit un noble imprudent.
 Mais la nuit fait place à l'aurore :
 Aux maris gaîment vous chassez.
 Pour vous je suis trop jeune encore.
 Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles ;
 Un doux feu cause votre émoi.
 Craignez que quelques étincelles
 N'arrivent de vous jusqu'à moi.
 Sous les murs d'une poudrière,
 Par le temps presque renversés,
 La main devant votre lumière,
 Passez, jeunes filles, passez.

DENYS, MAÎTRE D'ÉCOLE (1)

LA FORCE, 1829.

AIR : *Il faut bientôt quitter l'empire*

Denys, chassé de Syracuse,
 A Corinthe se fait pédant.
 Ce roi que tout un peuple accuse,
 Pauvre et déchu, se console en grondant (*bis*).
 Maître d'école, au moins il prime,
 Son bon plaisir fait et défait les lois (*bis*).
 Il règne encor, car il opprime :
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis*).

Sur le dîner de chaque élève
 Le tyran des Syracusains,
 Comme impôt, chaque jour prélève
 Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
 Ça, dit-il, qu'on le reconnaisse :
 J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.
 Baisez la main, je vous en laisse.
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

(1) Denys, fils de Denys l'Ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, où dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe et s'associa à des prêtres de Cybèle, qui l'initièrent à leur culte. Il s'enivrait, dansait et courait les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens il finit sa triste existence.

Un sournois, dernier de sa classe,
 Au bas d'un thème mal tourné
 Met ces mots : Grand roi, qu'un Dieu fasse
 Périr tous ceux qui vous ont détrôné !
 Vite un prix au sot qui l'adule !
 Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
 Sois mon second, prends la fêrule.
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire :
 Seigneur, un écolier transcrit
 Là-bas, je crois, quelque satire ;
 C'est contre vous, car voyez comme il rit !
 Ce maître d'humeur répressive,
 De l'accusé courant tordre les doigts,
 Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire,
 Rêvant qu'il court de grands dangers,
 Ce fou, tremblant pour son empire,
 Voit ses marmots narguer deux étrangers.
 Chers étrangers, dans ce repaire
 Entrez, dit-il, sur eux vengez mes droits ;
 Frappez ; pour eux je suis un père,
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
 De maint enfant trop bien fessé,
 L'accablant de plaintes amères,
 L'ancien tyran de Corinthe est chassé (*bis*).
 Mais, pour agir encore en maître,
 Maudire encor sa patrie et ses lois (*bis*)
 De pédant, Denys se fait prêtre :
 Jamais l'exil n'a corrigé les rois (*bis*).

LE VIEUX CAPORAL

1829.

AIR : *du Vilain.*

En avant ! partez, camarades,
 L'arme au bras, le fusil chargé.
 J'ai ma pipe et vos embrassades ;
 Venez me donner mon congé.
 J'eus tort de vieillir au service ;
 Mais pour vous tous, jeunes soldats ;
 J'étais un père à l'exercice (*bis*).

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
 Je lui fends... Il vient d'en guérir.
 On me condamne, c'est l'usage :
 Le vieux caporal doit mourir.
 Poussé d'humeur et de rogomme,
 Rien n'a pu retenir mon bras ;
 Puis, moi, j'ai servi le grand homme.

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas,
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Conscrits, vous ne troquerez guères
 Bras ou jambes contre une croix ;
 J'ai gagné la mienne à ces guerres
 Où nous bousculions tous les rois.
 Chacun de vous payait à boire
 Quand je racontais nos combats.
 Ce que c'est pourtant que la gloire !

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Robert, enfant de mon village,
 Retourne garder tes moutons ;
 Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
 Avril fleurit mieux nos cantons.
 Dans nos bois, souvent dès l'aurore
 J'ai déniché de frais appas.
 Bon Dieu ! ma mère existe encore.

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas.
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Qui là-bas sanglote et regarde ?
 Eh ! c'est la veuve du tambour.
 En Russie, à l'arrière-garde,
 J'ai porté son fils nuit et jour.
 Comme le père, enfant et femme
 Sans moi restaient sous les frimas ;
 Elle va prier pour mon âme.

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
 Non, pas encore... Allons, tant mieux !
 Nous allons entrer dans l'enceinte ;
 Ça, ne me bandez pas les yeux.
 Mes amis, fâché de la peine ;
 Surtout ne tirez point trop bas ;
 Et qu'au pays Dieu vous ramène ! (bis).

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

A MES AMIS

DEVENUS MINISTRES.

AIR : *De la petite Gouvernante.*

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
 Semez ailleurs places, titres et croix.
 Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
 Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
 Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
 Petit repas et joyeux entretien.
 De mon berceau près de bénir la paille,
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
 Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
 M'est-il tombé des miettes de fortune,
 Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
 Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
 N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
 Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
 Vient me ravir et je regarde en bas.
 De là, mon œil confond dans notre monde
 Rois et sujets, généraux et soldats.
 Un bruit m'arrive ; est-ce un bruit de victoire ?
 On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
 Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
 Combien j'admire un homme de vertu,
 Qui, regrettant son hôtel ou son chaume (1),
 Monte au vaisseau par tous les vents battu.
 De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !
 Priant de cœur pour tout grand citoyen.
 Mais au soleil je m'endors sur la plage.
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
 J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
 Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
 Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
 En vain on court où votre étoile tombe ;
 Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
 La différence est toujours une tombe.
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte ;
 A vos grandeurs je devais un salut.
 Amis, adieu ; j'ai derrière la porte
 Laisse tantôt mes sabots et mon luth.
 Sous ces lambris près de vous accourue,
 La Liberté s'offre à vous pour soutien.
 Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

COLIBRI

AIR : *Garde à vous !*

Mes amis,
 J'ai soumis
 L'enfer à ma puissance.

(1) A l'époque où cette chanson fut composée, MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure) étaient encore ministres.

De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin (*bis*).
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri ! (*ter*).

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Franchir l'espace et l'onde ;
Du Pérou, de Golconde,
M'apporter dans nos ports
Les trésors.

Mais non ; point d'opulence,
 Quand un peuple en silence
 Souffre et meurt sans abri.

Baisez-moi, Colibri,
 Colibri !

Je puis voir
 Son pouvoir
 Me donner des couronnes,
 Des palais à colonnes,
 Des gardes et l'amour
 D'une cour.

Mais non ; j'en sais l'histoire :
 Le monde, à tant de gloire,
 De douleur pousse un cri.
 Baisez-moi, Colibri,
 Colibri !

Demandons,
 Pour seuls dons,
 Simples toits, portes closes ;
 Des chants, du vin, des roses,
 Et la paix d'un reclus.

Rien de plus (*bis*).
 Mon paradis s'arrange,
 Dieux ! et l'oiseau se change
 En piquante houri.
 Baisez-moi, Colibri,
 Colibri (*ter*).

LE VIEUX VAGABOND

AIR : *Guide mes pas, ô Providence !*

Dans ce fossé cessons de vivre ;
 Je finis vieux, infirme et las ;
 Les passants vont dire : Il est ivre.
 Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.

au fin
 ↓

J'en vois qui détournent la tête ;
 D'autres me jettent quelques sous.
 Courez vite, allez à la fête :
 Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
 Parce qu'on ne meurt pas de faim.
 J'espérais voir de ma détresse
 L'hôpital adoucir la fin ;
 Mais tout est plein dans chaque hospice,
 Tant le peuple est infortuné.
 La rue, hélas ! fut ma nourrice :
 Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
 J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
 Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
 Répondaient-ils, va mendier.
 Riches, qui me disiez : Travaille,
 J'eus bien des os de vos repas ;
 J'ai bien dormi sur votre paille :
 Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
 Mais non : mieux vaut tendre la **main**.
 Au plus, j'ai dérobé la pomme
 Qui mûrit au bord du chemin.
 Vingt fois pourtant on me **verrouille**
 Dans les cachots de par le roi.
 De mon seul bien on me **dépouille** :
 Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
 Que me font vos vins et vos blés,
 Votre gloire et votre industrie,
 Et vos orateurs assemblés ?
 Dans vos murs ouverts à ses armes
 Lorsque l'étranger s'engraissait,
 Comme un sot j'ai versé des larmes :
 Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
 Hommes que ne m'écrasiez-vous !
 Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
 A travailler au bien de tous.
 Mis à l'abri du vent contraire,
 Le ver fût devenu fourmi ;
 Je vous aurais chéris en frère :
 Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

JACQUES

AIR : de Jeannot et Colin.

Jacques, il me faut troubler ton somme :
 Dans le village, un gros huissier
 Rôde et court, suivi du messier.
 C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
 Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclorre ;
 Jamais si tard tu n'as dormi.
 Pour vendre, chez le vieux Remi,
 On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
 Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre ;
 Ecoute les chiens aboyer.
 Demande un mois pour tout payer :
 Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
 Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette mesure,
Un quart d'arpent cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher :
Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos !
Que sont aux riches les impôts ?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre ?
 Tu ne dis mot ; quelle pâleur !
 Hier tu t'es plaint de douleur,
 Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
 Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.
 Pour qui s'épuise à travailler
 La mort est un doux oreiller.
 Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
 Voici monsieur l'huissier du roi.

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON

AIR : de la contredanse des Petits Pâtés.

Dancez vite, obéissez donc
 Au ménétrier de Meudon !
 Dancez vite, obéissez donc ;
 Il est le roi du rigodon !

Guilain, sous les charmilles,
 Au temps de Rabelais,
 Mit en train femmes, filles,
 Bourgeois, manants, varlets.
 Les bigots, par rancune,
 Au sorcier criaient tous,
 Disant : Au clair de lune
 Il fait danser les loups.

Dancez vite, obéissez donc
 Au ménétrier de Meudon !
 Dancez vite, obéissez donc ;
 Il est le roi du rigodon !

Qu'il ait ou non un charme,
Par lui tout va sautant :
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant.
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Danser jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.

Dansez vite, obéissez donc
Au ménétrier de Meudon !
Dansez vite, obéissez donc ;
Il est le roi du rigodon !

Un jour, sous sa fenêtre,
Passe un enterrement :
Le cortège et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent ; la prière
Cède aux joyeux accords ;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.

Dansez vite, obéissez donc
Au ménétrier de Meudon !
Dansez vite, obéissez donc ;
Il est le roi du rigodon !

A la cour on l'appelle ;
Il y va, le pauvre !
Là, que l'or étincelle !
Quel brillant cabaret !
Là, rois, princes, princesses,
Rubis, perles, velours,
Tout, jusqu'à des caresses ;
Tout, hors de vrais amours.

Dansez vite, obéissez donc
Au ménétrier de Meudon !
Dansez vite, obéissez donc ;
Il est le roi du rigodon !

Il joue, et l'on dédaigne
 Ce qu'il y met de soin.
 Où l'ambition règne
 La gaîté perd son coin.
 Maint danseur de quadrille
 Se dit : N'oubliez pas
 Que plus le parquet brille,
 Plus on fait de faux pas.

Dansez vite, obéissez donc
 Au ménétrier de Meudon !
 Dansez vite, obéissez donc ;
 Il est le roi du rigodon !

Dieu ! chacun bâille ! ô rage !
 Guilain, désespéré,
 Fuit, et meurt au village,
 De tout Meudon pleuré.
 La nuit, revient son ombre ;
 Oyez ces sons lointains :
 Guilain, dans le bois sombre,
 Fait sauter les lutins.

Dansez vite, obéissez donc
 Au ménétrier de Meudon !
 Dansez vite, obéissez donc ;
 Il est le roi du rigodon !

LE VIN DE CHYPRE

AIR : du Vaudeville de Prévillle et Taconnet.

Chypre, ton vin, qui rajeunit ma verve,
 Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
 Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
 Ces dieux longtemps rayés de mon *Credo*.
 Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
 M'ont fait maudire un culte ingénieux,
 Ah ! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Grâces ;
Souris, Phébus ; Zéphir, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux ;
Mais de ma cave éloignez les Naiades.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.
Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons nous ce ciel délicieux ;
A le peupler l'homme a dû se complaire.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air, le bonhomme Hésiode
Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
Faute d'idée, il allait faire une ode ;
De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux :
L'outre était pleine, il en sort un Olympe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentants,
Des loups-garous, des goules, des vampires,
Du moyen âge aimables passe-temps.
Fi des damnés, des spectres et des tombes,
Fi de l'horrible ! il est contagieux.
Chauves-souris, faites place aux colombes.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère
Ont dans ce vin bu l'immortalité.
Ah ! versez-m'en, et ma lyre éphémère

Pour l'avenir peut-être aura chanté.
 Non ; mais d'Amours conduisant une troupe,
 Hébé pour moi quitte un moment les cieux ;
 En souriant elle remplit ma coupe.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

LES TOMBEAUX DE JUILLET

1832

 AIR : *d'Octavie.*

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures,
 Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois-Jours ornez les sépultures :
 Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
 « Venge mon trône en butte aux niveleurs.
 « Victoire au lis ! » Soudain Paris en foule
 S'arme et répond : « Victoire aux trois couleurs ! »

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
 Par quels exploits fascinez-vous nos yeux ?
 N'imitiez pas l'homme des Pyramides :
 Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi ! d'une Charte on nous a fait l'aumône,
 Et sous le joug vous voulez nous courber !
 Nous savons tous comment s'écroule un trône.
 Dieu juste ! encor un roi qui veut tomber.

Car une voix, qui vient d'en haut sans doute,
 Au fond du cœur nous crie : Égalité !
 L'égalité, c'est peut-être une route
 Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons ! marchons ! A nous l'Hôtel de Ville !
A nous les Quais ! à nous le Louvre ! à nous !
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand, qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste
Et de l'Etat garde à jeûn les trésors !

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures :
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire,
Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple ;
Leur gloire au loin inspire un saint effroi :
Les rois, que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : « Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi ? »

Voit-on venir le drapeau tricolore ?
Répètent-ils, de souvenirs remplis.
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.
« Je t'attendais, mon drapeau glorieux ;
« Salut ! » Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère !
 Du glaive en lui finit la royauté.
 Le conquérant des sceptres de la terre
 Pour successeur choisit la Liberté.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
 Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois-Jours ornez les sépultures :
 Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée
 Déserte en vain cet humble monument ;
 En vain compare à l'émeute enivrée
 De nos vengeurs le noble dévoûment.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
 Vous échangez, la nuit les plus doux mots.
 De l'avenir prédisez les louanges,
 Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage ;
 Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
 Du coup qu'ici frappa votre courage
 La terre encore a longtemps à trembler.

Mais, dans nos murs fondrait l'Europe entière,
 Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux
 La Liberté naîtrait de la poussière
 Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde ;
 Les vieilles lois errent sur des débris ;
 Le monde ancien finit : d'un nouveau monde
 La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ces fruits des Trois-Journées :
 Ceux qui sont là vous frayèrent le chemin :
 Le sang français des grandes destinées
 Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
 Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois-Jours ornez les sépultures :
 Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

LE GRILLON

FONTAINEBLEAU, 1836.

AIR : *de Jacques.*

Au coin de l'âtre où je tisonne
 En rêvant à je ne sais quoi,
 Petit grillon, chante avec moi,
 Qui, déjà vieux, toujours chansonne.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles,
 Si l'enfant s'amuse à ta voix,
 Artisan, soldat, villageois,
 A la mienne ont charmé leurs veilles.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite
 Un lutin n'est-il pas caché ?
 Vient-il voir si quelque péché
 Tient compagnie au vieil ermite ?
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page
 De quelque fée au doux pouvoir
 Qui t'adresse à moi pour savoir
 A quoi le cœur sert à mon âge ?
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

Non ; mais en toi, je le veux croire,
 Revit un auteur qui, jadis,
 Mourut de froid dans son taudis
 En guettant un rayon de gloire.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci,

Docteur, tribun, homme de secte,
 On veut briller, l'auteur surtout.
 Dieu, servez chacun à son goût :
 De la gloire à ce pauvre insecte.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

La gloire ! est fou qui la désire :
 Le sage en dédaigne le soin.
 Heureux qui recèle en un coin
 Sa foi, ses amours et sa lyre !
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.
 Guerre à tout nom qui retentit !
 Au fait, plus ce globe est petit,
 Moins on y doit prendre de place.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

Ah ! si tu fus ce que je pense,
 Ris du lot qui t'avait tenté :
 Ce qu'on gagne en célébrité,
 On le perd en indépendance.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,
 Chantant l'un par l'autre égayés,
 Prions Dieu de vivre oubliés,
 Toi dans ton trou, moi sur ma chaise.
 Petit grillon, n'ayons ici,
 N'ayons du monde aucun souci.

LES ESCARGOTS

1840

AIR : *Il n'y a qu'à Paris.*

Chassé d'un gîte par huissier,
 Je cherchais logis au village,
 Lorsqu'un colimaçon grossier
 Me fait les cornes au passage.
 Voyez comme ils font les gros dos, } (bis.)
 Ces beaux messieurs les escargots ! }

Celui qui me nargue aujourd'hui
 Semble dire : Vil prolétaire !
 Il n'a pas même un chaume à lui !
 L'escargot est propriétaire.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

Au seuil de son palais nacré,
 Ce mollusque à bave incongrue
 Se carre en bourgeois décoré,
 Tout fier d'avoir pignon sur rue.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

Il n'a point à déménager ;
 Il n'a point à payer son terme :
 Ses voisins sont-ils en danger,
 Dans sa maison vite il s'enferme.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

Trop sot pour connaître l'ennui,
 Il fait son bien de toutes choses,
 S'engraisse du travail d'autrui,
 Et salit le pampre et les roses.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

En vain tentent de l'émouvoir
 Des oiseaux les voix les plus belles ;
 Le rustre a peine à concevoir
 Qu'on ait une voix et des ailes.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

Ce bourgeois a raison, ma foi ;
 Fi du peu que l'esprit rapporte !
 Mieux vaut avoir maison à soi :
 On met les autres à la porte.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

En deux Chambres l'on m'a conté
 Que leurs législateurs s'assemblent.
 Je le tiens pair ou député :
 J'en connais tant qui lui ressemblent !
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots !

De ramper prenant sa façon,
 Faisons de moi, s'il est possible,
 Un électeur colimaçon,
 Un colimaçon éligible.
 Voyez comme ils font les gros dos,
 Ces beaux messieurs les escargots ! } *(bis)*.

ADIEU CHANSONS !

AIR : *du Tailleur et de la fée.*

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
 Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
 J'allais chanter, quand m'apparut la fée
 Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
 « L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :

« Cherche un abri pour tes soirs longs et froids
 « Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
 « Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête ».
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait : l'aquilon a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
 « Comme un clavier modulait tous les airs ;
 « Où ta gaiété, vive et rapide flamme,
 « Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
 « Plus rétréci, l'horizon devient sombre ;
 « Des gais amis le long rire a cessé.
 « Combien là-bas déjà t'ont devancé !
 « Lisette même, hélas ! n'est plus qu'une ombre ».
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

« Bénis ton sort : par toi la poésie
 « A d'un grand peuple ému les derniers rangs ;
 « Le chant qui vole à l'oreille saisie
 « Souffla tes vers même aux plus ignorants.
 « Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
 « Toi, conspirant tout haut contre les rois,
 « Tu marias, pour ameuter les voix,
 « Des airs de vielle aux accents de la lyre ».
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé :
 L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Tes traits aigus, lancés au trône même,
 « En retombant aussitôt ramassés,
 « De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
 « Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
 « Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
 « De vieux fusils l'abattent en trois jours.
 « Pour tous les coups tirés dans son velours,
 « Combien ta muse a fabriqué de poudre ! »
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
 « Où du butin tu détournas les yeux ;
 « Leur souvenir, couronnant tes années,
 « Te suffira, si tu sais être vieux ;
 « Aux jeunes gens racontes-en l'histoire,
 « Guide leur nef, instruis-les de l'écueil ;
 « Et de la France un jour font-ils l'orgueil,
 « Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire ».
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
 Oui, vous sonnez la retraite à propos.
 Pour compagnon bientôt, dans ma mansarde,
 J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
 Mais, à ma mort, témoins de notre lutte,
 De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
 Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
 Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

LE CONQUÉRANT ET LE VIEILLARD

LE CONQUÉRANT

Je me suis, en chassant, égaré dans ces bois ;
 Guide-moi, bon vieillard, jusques à la sortie.

LE VIEILLARD

Quittez votre coursier, les chemins sont étroits ;
 Allons, et soutenez ma marche appesantie.

LE CONQUÉRANT

Te serais-je inconnu ?

LE VIEILLARD

Jamais je ne vous vis...

LE CONQUÉRANT

A défaut de mes traits tu connais mon histoire ?

LE VIEILLARD

Le silence est profond sous le chaume où je vis.

LE CONQUÉRANT

Depuis vingt ans le monde est rempli de ma gloire ;
 C'est moi dont le courage a soumis tant d'Etats
 Que mon nom, prononcé dans la paix, dans la guerre,
 Fait trembler l'univers.

LE VIEILLARD

Je ne vous connais pas !
 Mes bras sont pourtant las de cultiver la terre.

LE CONQUÉRANT

Homme qui me confonds, quel est donc ton destin ?

LE VIEILLARD

Je suis né dans ces bois, j'y passai ma jeunesse ;
 Une épouse et deux fils embellissent ma fin.
 Six chèvres et nos bras, voilà notre richesse ;
 Elle nous a suffi : nous en bénissons Dieu !
 Mais voilà le chemin, seigneur, et je vous laisse.
 Pardonnez à mon âge...

LE CONQUÉRANT

Heureux vieillard, adieu (1).

(1) Cette pièce est datée de 1803 ; Béranger avait alors vingt-trois ans

GLYCERE

UN VIEILLARD

Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage ?

LA JEUNE FILLE

Des fleurs pour orner mes cheveux.
Je me rends au prochain village.
Avec le printemps et ses feux,
Bergères, bergers amoureux
Vont danser sur l'herbe nouvelle.
Déjà le sistre les appelle ;
Glycère est sans doute avec eux.
De ces hameaux c'est la plus belle ;
Je veux l'effacer à leurs yeux.
Voyez ces fleurs, c'est un présage.

LE VIEILLARD

Sais-tu quel est ce lieu sauvage ?

LA JEUNE FILLE

Non, et tout m'y semble nouveau.

LE VIEILLARD

Là repose, jeune étrangère,
La plus belle de ce hameau.
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur son tombeau !... (1)

(1) Cette élégie d'inspiration grecque où semble avoir passé le souffle d'André Chénier date des premières années de l'Empire, très probablement 1805.

LETTRE A SA TANTE

(19 Août 1830)

Te dire qu'après un pareil événement il règne ici et en France une satisfaction complète, tu ne le croirais pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'il y a au moins unanimité de haine contre ce qu'on a renversé, s'il n'y a pas unanimité d'amour pour ce qui le remplace. Le peuple s'est admirablement conduit; la difficulté est de ne pas gâter ce qu'il a fait, et c'est à quoi travaillent les partis, chacun de son côté. Quant à moi qui n'ai pas été sans influence dans les moments décisifs, ma conscience ne me reproche rien de ce que j'ai pu aider à faire. Quoique républicain et l'un des chefs de ce parti, j'ai poussé tant que j'ai pu au duc d'Orléans. Cela m'a même mis en froid avec quelques amis; cependant leur confiance m'est restée, parce qu'ils m'estiment et qu'ils ont la preuve de mon désintéressement. Laffitte ayant vanté beaucoup le peu que j'ai pu faire au duc d'Orléans, qui l'a su de plusieurs autres côtés, il a exprimé le désir de me voir et de me recevoir; mais j'ai cru nécessaire de me tenir à l'écart, et j'ai déclaré, pour éviter toutes les avances, que je ne voulais rien, absolument rien.

Nos amis, qui tous sont devenus puissants, se trouvent assez embarrassés de moi. Sous ce rapport, ma popularité, ma réputation littéraire, tout semble, en effet, nécessiter quelque marque de bienveillance publique; mais j'ai dû consulter mes goûts, obéir à mes principes, surtout donner à nos jeunes amis les républicains la preuve la plus évidente de mon désintéressement dans le choix du parti que je les ai poussés à prendre. Tu sais d'ailleurs quel est mon amour d'indépendance. Le satisfaire, c'est être encore utile, ne fût-ce que par l'exemple que je donne d'un refus d'honneurs ou d'emplois, à l'instant où tout le monde se dispute la dépouille des vaincus. J'en sais quelque chose parce que, comme on me suppose un crédit illimité, on m'accable de demandes et de sollicitations, au point que j'ai eu l'idée d'aller vous voir pour éviter la poursuite

de tous les quêtesurs de faveurs et de grâces. Le projet me souriait, mais Dupont (de l'Eure), que je vois si malheureux dans son poste de garde des sceaux, qu'il n'a accepté et qu'il ne garde qu'à notre prière, me supplie de ne pas m'éloigner de lui ; et nous avons si grand besoin qu'il reste encore quelque temps dans cette haute fonction, que je n'ai pas cru devoir céder au désir que j'avais de vous aller embrasser. Ce n'est que partie remise, je l'espère.

Tu me crois peut-être très heureux dans la position que les derniers événements m'ont faite. Tu te trompes : je ne suis pas né pour être du parti du vainqueur. Les persécutions me vont mieux que le triomphe ; aussi ai-je été voir Châteaubriand, qu'une générosité mal entendue vient de plonger dans la misère : en refusant le serment à Louis-Philippe 1^{er}, il perd le peu de revenu qui lui restait. Il voudrait même s'éloigner de France, bien qu'il admire notre révolution. Je fais ce que je puis pour le détourner d'un projet qui me semble déraisonnable ; mais je crains qu'il n'y persiste. Je suis affligé de voir une gloire de notre époque en proie à une fatalité politique aussi cruelle. On reparle encore de l'Académie pour moi, sans doute en désespoir de ne pouvoir faire autre chose de mon chétif individu ; mais j'ai de nouveau déclaré que je ne voulais pas cette dignité littéraire, et j'espère qu'on me laissera tranquille dans mon coin. Tout cela me fera passer pour un fou ou un sot, mais je m'en moque. D'ailleurs, dans huit jours, personne ne pensera plus à moi, et, comme mon rôle est terminé par l'effet même du triomphe des idées que j'ai défendues et proclamées à mes risques pendant quinze ans, je retomberai bientôt dans l'obscurité que j'ai si souvent regrettée depuis que j'ai de la réputation. J'ai dit sur le champ qu'en détrônant Charles X on me détrônait. C'est vrai à la lettre : le mérite de mes chansons disparaît aux trois quarts. Je ne suis pas homme à me désoler, quand je vois tout ce que mon pays y gagne. Je donnerais ce qui me reste de renommée pour assurer son bonheur. Le patriotisme a toujours été ma passion dominante, et l'âge ne l'a point affaiblie.

Je n'ai qu'un regret dans le parti que je prends, c'est de ne pouvoir profiter de ma situation pour améliorer celle de quelques-uns de mes amis, à qui j'aurais pu être utile en ac-

ceptant pour moi-même ce que je ne puis leur faire avoir. Un peu d'argent m'eût aussi mis à même de faire vivre] plus] largement ceux à qui je suis utile ; mais la Providence y] pourvoira, je l'espère. Elle ne m'a pas manqué jusqu'à présent."

J'ai voulu, ma bonne tante, te mettre bien au courant de tout [ce qui me regarde dans les événements glorieux et inespérés dont nous venons d'être témoins. Je compte que tu approuveras ma conduite en tout ceci. Tu sais quel prix j'attache à ton approbation.]

LETTRE A LEBRUN

(21 janvier 1835.)

Votre lettre ne m'est arrivée que ce soir, mon cher Lebrun, et je me hâte d'y répondre, tant je suis affligé de voir qu'après notre dernière conversation vous ne vous rendiez pas encore aux raisons qui m'empêchent d'aller frapper à la porte de l'Académie française. Vous devez pourtant être bien convaincu que ces raisons sont sérieuses, au moins pour moi, et surtout qu'elles sont très sincères.

Je vous répète donc que, si j'avais fait autre chose que des chansons, je ne trouverais aucun obstacle, littérairement parlant, à m'inscrire parmi les aspirants au fauteuil. Mais, pour des causes trop longues à exposer, je tiens à ne pas enrégimenter académiquement ce petit genre, qui cessera d'être une arme pour l'opposition le jour où il deviendra un moyen de parvenir. Et puis-je fournir, moi, à ceux qui ne manquent jamais d'attaquer les choix de l'Académie, l'occasion de rabaisser, à cause de moi, un genre auquel je dois tant et que je suis parvenu à placer plus haut qu'il ne l'avait encore été ? Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des

odes seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, que c'est bien peu de chose que des chansons. Avouez qu'il ne doit pas me convenir de les aider à prouver qu'ils n'ont que trop raison.

Je ne puis me dissimuler, d'ailleurs, que l'on n'entre pas dans une société sans y contracter des engagements de devoir et de délicatesse. Or, il faut ici que je vous confesse, mon cher ami, que j'ai un ouvrage en tête, qui ne peut être écrit dans un esprit académique. Pensez-vous donc qu'il me convienne, avec un pareil projet, de m'exposer à commettre un acte d'ingratitude, et n'est-ce pas déjà trop que la reconnaissance que j'ai pour tout ce que vous me proposez, et la bienveillance de plusieurs de vos collègues ? C'est parce que la reconnaissance est un culte pour moi que j'ai toujours redouté de contracter même de légères obligations, et vous voulez m'en faire contracter de grandes ! J'ai tout sacrifié au besoin d'indépendance : ne me ravissez pas le fruit de tant d'efforts, souvent si pénibles.

Vous allez me répéter, je le sais bien, ce que vous m'avez déjà dit : les liens que l'Académie impose sont bien peu embarrassants ; vous m'avez, à ce propos, cité La Fontaine, qui les a recherchés. Que vous ai-je répondu ? La Fontaine était un bon homme ; moi, je suis un homme bon, je le crois, mais point du tout un bon homme, malheureusement. La pauvreté et l'expérience ont bien fourré un peu de philosophie en mon humble cervelle, et peut-être encore dois-je à la nature quelques petites qualités de cœur, puisque j'ai toujours eu bon nombre d'excellents amis ; mais je n'ai jamais vécu de façon à assouplir mon humeur, et je vous avoue que, parfois, elle n'est ni très raisonnable ni très douce. Avec une folle pareille, me puis-je hasarder à m'asseoir auprès d'hommes, tous très estimables sans doute, mais qui, certes, ont aussi leur humeur, et qui pourraient bien ne pas s'arranger du voisinage de la mienne, peu endurente et habituée à casser les vitres, mêmes celles des Tuileries, s'il vous en souvient ?

Observez ma conduite dans le monde : vous verrez que je n'ai guère fait que le traverser en curieux, tâchant toujours de ne prendre racine nulle part. Si dans la foule j'ai distingué quelques bons camarades, je leur ai donné rendez-vous loin

d'elle, avec d'anciens et francs amis que j'ai su conserver, et au nombre desquels vous savez, mon cher Lebrun, que je suis heureux de vous compter. Ceux de ces amis qui ont monté trop haut pour moi, je m'en tiens éloigné, mais sans rien diminuer, pour cela seul au moins, de l'attachement que j'ai conçu pour eux autrefois. Cette conduite, mon cher ami, tient à une règle que je me suis faite de bonne heure, car les hommes qui ont eu beaucoup à souffrir sont obligés d'être sages dès le grand matin. Autant que je l'ai pu, je n'ai jamais accepté rien qui ne fût pas en rapport avec mon caractère et mes goûts, avec mes goûts surtout, qui, peut-être, par leur simplicité, m'ont tenu lieu de vertu et de raison. Et ne croyez point que cela ne soit pas rare dans la société comme elle est faite de nos jours.

Des sots, ou des gens qui ne me connaissent point, ont cru ou même ils ont feint de croire après la révolution de Juillet, que j'avais refusé des places pour me singulariser ; non, vous le savez. Les places et les distinctions n'allaient ni à mes goûts ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas recherchées. Cependant me suis-je vanté de ma modération ? Ai-je fait retentir les journaux de mes refus désintéressés ?

On tombe assez souvent dans la même erreur, je le sais, relativement à l'Académie : c'est de l'orgueil ! dit-on. Les sots me croient donc bien sot ? Hélas ! vous savez, mon cher ami, la piètre idée que je me suis faite de mon mérite littéraire, et c'est en toute sincérité que j'en ai parlé dans la préface de mon dernier volume. Plût au ciel que je fusse de l'avis de mes amis sur mes ouvrages ; je n'ai que le sentiment (mais je l'ai bien) de l'utilité dont je fus à la noble cause que j'ai défendue et ce sentiment là ne me donne pas de vertiges. Or, il n'y a qu'un homme frappé de vertige pour méconnaître l'importance de l'Académie française, qui, si elle le veut, est appelée à de si hautes destinées et qui réunit un grand nombre de nos hommes illustres, auxquels demain peuvent se réunir toutes les illustrations qui brillent en dehors d'elle. Comment ! n'avons-nous pas encore le fauteuil de Corneille et de Bossuet, de Voltaire et de Montesquieu ? Et Cuvier ne fait que sortir de vos rangs !

Mais je m'aperçois, mon cher ami, que c'est me mettre avec mes accusateurs contre l'Académie que de repousser aussi sérieusement l'imputation qu'ils m'adressent. Si je dois être

surpris, d'après cela, c'est que quelqu'un, à l'Académie, hors un ami pourtant, remarque avec peine que je n'aspire pas à en faire partie, lorsqu'il existe aujourd'hui des renommées anciennes et nouvelles qui, pour n'avoir pas la popularité vulgaire de mon nom, n'en seraient pas moins pour les Quarante d'une valeur bien plus réelle et plus utile. Car moi, pauvre ignorant, je ne vous apporterais aucune des qualités qui font le véritable académicien, et je vous défie de m'appliquer au moindre des travaux de votre classe et même aux fonctions solennelles que vous remplissez tour à tour.

Ceci me fait remettre sous vos yeux celle de mes observations qui avait paru le plus vous frapper, et qui a aussi frappé Dupin, un jour qu'il me faisait les mêmes instances que vous. J'ai horreur de livrer ma personne au public, et, comme l'auteur des *Maximes*, je suis complètement incapable de parler, même de lire quelques phrases dans une nombreuse assemblée, et ne saurais non plus subir, pendant une heure, un compliment qui me serait adressé.

Mais vous avez bien été avec une grande foule devant les tribunaux, me direz-vous. Parbleu ! comment s'y refuser ? Ils s'y prenaient avec tant de grâce ! Si j'avais pu, avec eux, m'abonner à trois mois de prison de plus chaque fois, pour avoir la permission de ne pas comparaître en si nombreuse société, à coup sûr j'aurais fait ce marché de grand cœur.

Du moins, sur la sellette, n'ai-je jamais dit que mon nom. — Regardez-moi donc comme incapable de prononcer un discours de réception, en supposant que je sois capable de le faire, ce qui est assez douteux.

Mais me voyez-vous en habit brodé, l'épée au côté, allant au château ? Là, encore un discours : « Sire, je suis votre très humble serviteur. — Ah ! vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu nous venir visiter ? — Je suis votre serviteur, Sire — Allez, et n'y revenez plus ! » etc., etc. Ah ! mon cher Lebrun, ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi ?

Mon ami, laissez-moi, laissez-moi dans mon coin, qui n'est pas celui du misanthrope. Si les journaux querellent l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-on que je leur écrive

que l'Académie n'a pas tort et qu'un corps semblable se doit d'attendre que l'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein ? Dicter tout ce que vous voudrez, j'écrirai ; mais, pour Dieu ! détournes les amis que je puis encore y compter (hélas ! j'en ai déjà beaucoup vu disparaître !) de tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Oui, mon cher Lebrun, si je savais que l'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur-le-champ faire à chacun de vous dix visites, même à l'archevêque, et j'irais dès six heures du matin (il fait pourtant bien froid) attendre à la porte de votre secrétariat pour me faire inscrire. Une nomination non sollicitée ! y pensez-vous ? Vous figurez-vous une entrée triomphale plus écrasante pour ma pauvre réputation ? Empêchez cela, je vous prie, et lisez ma lettre à vos messieurs, si vous le jugez nécessaire. Mais je suis fou ! cette crainte est chimérique. Non, jamais l'Académie française ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poète de guinguette. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour le divin Molière ? Je ne suis qu'un chansonnier, messieurs ; laissez-moi mourir chansonnier.

Encore quelques mots. Il m'est impossible de me faire à l'idée d'être asservi à ma réputation. J'ai tout fait pour vivre séparé d'elle, et vous voulez que je la suive dans votre palais, où elle n'a jamais eu mission d'entrer ! Attendez, attendez un peu : d'ici à trois ou quatre ans, il ne sera vraisemblablement plus question d'elle ! Sans doute alors je serai assez peu philosophe pour en avoir quelque regret ; mais vous et moi, messieurs, nous ne serons plus contraints de nous en occuper ; même alors vous rirez de bon cœur des façons que j'aurai faites, et il vous sera permis de croire que j'en éprouve un repentir tardif. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en apprécierai encore mieux votre bienveillance actuelle.

Quant à vous, mon cher Lebrun, soyez bien persuadé que je serai en tout temps plein de souvenir de votre amicale insistance, et que ma gratitude bien sincère s'étend sans réserve à tous les académiciens qui ont pu désirer de m'avoir pour collègue. En fait d'honneur, me voilà content ; je n'en demande et n'en veux pas davantage, et sauvez-moi de tout le reste,

en dépit des besoins que je puis avoir du petit traitement qui vous est alloué, et que jadis j'ai touché avec tant de joie au nom de Lucien Bonaparte, mon premier protecteur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR BÉRANGER.....	I	Les Filles	59
— BIBLIOGRAPHIQUE....	XII	Le vieux Sergent	61
CHANSONS			
Le Roi d'Yvetot.....	1	Le Prisonnier	62
Le Sénateur	2	L'Ange exilé	64
Roger Bontemps	4	La Vertu de Lisette	65
Ma Grand'mère	6	Le Voyageur	67
Le petit Homme gris	8	Octavie	69
Les Gueux	10	Le Fils du Pape	71
Le vieux Célibataire	12	Le Poète de Cour	73
Le troisième Mari	13	Les Troubadours	75
Vieux habits, vieux galons !	15	Lafayette en Amérique...	78
La Chatte	17	Psara	79
Mon Curé	18	Le Voyage imaginaire	81
Le Carillonneur	20	Le Grenier	82
Les Marionnettes	22	La Métempsychose	84
Margot	23	Les infiniment Petits	85
Ma Vocation	25	Les deux Grenadiers	86
Ce n'est plus Lisette.....	26	Le Pélerinage de Lisette ..	89
Ma République	28	Le Dauphin	91
Mon Habit	29	Les Bohémiens	93
Mon petit Coin	30	Les Souvenirs du Peuple ..	95
La bonne Vieille.....	31	Passez, jeunes Filles	98
Le Dieu des bonnes Gens .	33	Denys, Maître d'Ecole ...	99
Les Clefs du Paradis	34	Le vieux Caporal	101
Le Retour dans la Patrie..	36	A mes Amis	103
Le Ventru	39	Colibri	104
Les Cartes à l'Horoscope..	41	Le vieux Vagabond.....	106
Les Rossignols	43	Jacques	108
L'Enfant de bonne Maison	44	Le Ménétrier de Meudon..	110
Les Étoiles qui filent	46	Le Vin de Chypre	112
Le bon Dieu	48	Les Tombeaux de Juillet .	114
Le bon Vieillard	49	Le Grillon	117
Adieux à la Campagne ...	51	Les Escargots	119
L'Eau bénite	52	Adieu Chansons!	120
La bonne Maman	54	Le Conquérant et le Vieillard	122
Le Contrat de Mariage ...	55	Glycère	124
Le bon Pape	56	LETTRES	
Les Hirondelles	58	Lettre à sa tante	125
		Lettre à Lebrun	127

Imp. Art. L.-M. FORTIN et C^{ie}, 6, Chaussée d'Antin, Paris.

1 fr.
RELIÉ :
1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Étrangers
(sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

1 fr.
RELIÉ :
1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD
BÉRANGER — André CHENIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe
MOREAU — Edgar POË

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Pétrarque	Villon	Shelley
Chateaubriand	Young	Le Tasse
Shakespeare	Voltaire	Du Bellay
Gœthe	Léopardi	Milton
Schiller	Andersen	Desborde-Valmore

1 fr.
RELIÉ :
1 fr. 50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Étrangers
(sous la direction de M. Ch. SIMON.)

1 fr.
RELIÉ :
1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU, STENDHAL, STERNE

Cette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes devant paraître à des dates très rapprochées, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés.

Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvables en librairie.

POUR LES 2 COLLECTIONS :

Abonnement pour 12 volumes { FRANCE : vol. brochés, 11 fr., reliés, 17 fr.
ÉTRANGER: vol. brochés, 12 fr., reliés, 18 fr